

JEAN-MICHEL VAPPÉREAU

---

# L'AMOUR DU TOUT AUJOURD'HUI

FAIRE L'EXPÉRIENCE EFFECTIVE DE L'EFFACEMENT

COMME RAISON DE CE QUE L'ON APPELLE

PRINCIPES DE LA PENSÉE

TOPOLOGIE EN EXTENSION







L'AMOUR DU TOUT  
AUJOURD'HUI



**JEAN-MICHEL VAPPEREAU**

# **L'AMOUR DU TOUT AUJOURD'HUI**

FAIRE L'EXPÉRIENCE EFFECTIVE DE L'EFFACEMENT

COMME RAISON DE CE QUE L'ON APPELLE

PRINCIPES DE LA PENSÉ

**TOPOLOGIE EN EXTENSION**





à Yvaine,  
aile, m'affame  
qui m'affole.

**LE TRACTATUS LOGICO-PHILOSOPHICUS.  
(condensation stricte)**

**1.-6. Le monde est toute les existences d'états de choses dont les tableaux logiques constituent les fonctions de vérité, de forme générale [p,x,N(x)], de propositions élémentaires ayant un sens.**

**7. Ce dont on ne peut parler, il faut le taire.**

**L. Wittgenstein.**

Au contraire, ce dont on ne peut parler, il faut tenter de l'écrire. Se rencontre alors : "ce qui cesse de ne pas s'écrire." par contingence qui ouvre ainsi sur ce qui est possible : "ce qui cesse, de s'écrire."

A bien entendre comme : "ce qui cesse, (virgule) du fait de s'écrire enfin.", ici, la fonction du : "c'est écrit." se découvre. Et ce n'est ni optimisme ni idéal, mais une pétition d'effectivité (*Wirklichkeit*) tragique de la détermination du désir opposée dans le fantasme à la comédie, l'*opéra bouffe* des hume-nains à la conscience si malheureuse, névrotique et perverse.

Puis enfin : "ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.", c'est le réel que notre science accomplit dans ses instruments techniques qui sont des textes réalisés et non plus des prolongements du corps comme à l'époque bénie de la révolution néolithique.

Anonyme.

La psychanalyse est, à mon sens, incapable de créer une *Weltanschauung* qui lui soit particulière. Elle n'en a pas besoin, elle est une partie de la science et peut se rattachar à la *Weltanschauung* scientifique. Mais celle-ci ne mérite guère ce nom pompeux, car elle ne prend pas tout en considération, elle est trop incomplète, elle ne prétend pas constituer un ensemble cohérent et systématique. La pensée scientifique est encore très jeune parmi les hommes, il y a encore trop de grands problèmes qu'elle n'a pas pu maîtriser. Une *Weltanschauung* édifiée sur la science a - exépté l'accent mis sur le monde extérieur réel - essentiellement des traits négatifs comme la soumission à la vérité, le refus des illusions. Celui qui, parmi nos semblables, est insatisfait de cet état de choses, celui qui demande plus pour son apaisement immédiat, n'a qu'à se le procurer là où il le trouve. Nous ne lui en tiendrons pas rigueur, nous ne pouvons pas l'aider, mais nous ne pouvons pas non plus, à cause de lui, penser différemment.

S.Freud

Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse.

## **PREMIÈRE PARTIE**



## PREMIÈRE PARTIE

*L'inconscient, Freud nous dit qu'il s'agit du premier trait caractérisant la psychanalyse<sup>1</sup>. Nous voulons souligner par là combien il importe pour le discours analytique de disposer d'une définition correcte de l'inconscient.*

*Pour Lacan l'Ics freudien devient le parlêtre<sup>2</sup>, en quoi il dit bien qu'il faut l'entendre comme ce qui paraît toujours pour celui qui ne peut que paraître. Qu'il paraisse avec constance, nous voulons le montrer. De ce paraître, nous entendons donner ici la formulation mathématique la plus réduite. Encore faut-il la présenter au lecteur.*

*Parler du premier trait caractéristique, Freud parle du premier Schibboleth<sup>3</sup> de la psychanalyse, laisse supposer qu'ils y en aient d'autres. Il y en a un autre, c'est la sexualité.*

*Depuis Freud, elle se présente sous l'aspect insupportable de la castration... Nous montrons ce dont il retourne, en démontrant comment cette énigme se résout en une condensation, comme l'illustre chaque métaphore. Nous donnons donc les premiers linéaments d'une mathématique de la structure de la métaphore, telle qu'elle ne doive plus rien à l'analogie.*

*De plus, d'eux deux, l'un ne va pas sans l'autre.*

*Les définitions de l'Ics et de la castration... s'éclairent à approcher la psychanalyse par les voies d'une logique. Traitant du langage sous l'aspect de la vérité du discours, la logique est depuis peu devenue mathématique.*

*Pour ceux qui ignorent la pratique des mathématiques, ce serait une erreur que de prendre les mathématiciens pour des calculateurs prodiges et de confondre les mathématiques elles même avec une vaste comptabilité, tant il ne s'agit pas en mathématiques de puissance de la pensée. Il est certain qu'elles s'assurent de l'exactitude*

---

<sup>1</sup>- S. FREUD : "Le moi et le ça" (p. 223) Payot, Paris 1981.

<sup>2</sup>- J. LACAN : "Joyce le sinthome" (p. 13) Publications de l'Université de Lille 3 / CNRS 1979.

<sup>3</sup> - Schibboleth : Épreuve destinée à juger de la capacité de quelqu'un. Mot hébreu dont se servirent les gens de Galaad pour reconnaître ceux d'Ephraïm. Ces derniers qui prononçaient *Schibboleth* furent aussitôt égorgés (Livre des Juges, XII, 1-6).

*de leurs écritures et que le chiffrage du nombre y joue un rôle éminent. Bien plus juste est de constater pourtant, qu'il n'y est toujours question que de trouver la formule la plus pertinente<sup>4</sup>, de préférence la plus réduite, par la construction même d'une nouvelle lettre s'il le faut, qui convient dans chaque cas, à chaque problème posé, largement au delà de l'arithmétique. Pratique à laquelle je dois, aussi, et du même geste, tenter d'indiquer l'accès au lecteur.*

Ceci ne se fait pas d'un coup,  
mais par touches successives,  
Procédons dès lors,  
par la succession des coups.

---

<sup>4</sup> - Ce que nous montrerons là ne doit pas être, outre mesure, hors de portée d'un psychanalysant, puisque dans le champs freudien quelqu'un s'en est aperçu jusqu'à lui donner un nom. Il s'agit de ce que J. Dor se référant aux travaux de Cauchy appelle *paradoxalité instauratrice* dans la dernière partie de son essai traitant de l'a-scientificité de la psychanalyse. Nous remarquerons seulement qu'il n'est pas nécessaire de forger ici un mot nouveau depuis que Lacan a introduit la compactation dont c'est le cas extrême, mais combien éclairant, ici. J. DOR : "L'a-scientificité de la psychanalyse" (Vol. 2 p. 115) Éditions Universitaires, Paris 1988.

## L'AMOUR DU TOUT AUJOURD'HUI

Notre propos est donc de définir l'Œcs et la sexualité au sens de Freud. Commençons par une remarque qui indique la direction dans laquelle se trouve la réponse que nous entendons donner à ces questions. Nous partirons d'un fragment de l'analyse du petit Hans<sup>5</sup> qui a le mérite de désigner le lieu de leur pertinence, de le refléter en formulant le problème lui-même.

0

### HANS

Lorsque le petit Hans assiste au bain de sa petite sœur Anna âgée d'une semaine, il déclare : "Mais son fait-pipi est encore petit" et il ajoute : "mais elle grandira et il deviendra plus grand". En commentaire à cette réflexion du petit garçon, Freud rédige alors une note importante.

**a<sub>1</sub>** - Freud commence par confirmer qu'il dispose d'autres exemples de jeunes investigateurs qui font de telles remarques.

Puis il fait état de l'attitude qui consisterait à parler, concernant ces enfants, d'une altération de l'intellect. Il précise, aussitôt, en formulant que ce serait répondre à la question qui demande pourquoi ces jeunes investigateurs ne constatent pas ce qu'ils voient vraiment, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de fait-pipi.

Il l'explique autrement, dans le cas du petit Hans, du fait que celui-ci est arrivé à la proposition générale selon laquelle

"tout être vivant, par opposition aux êtres inanimés, possède un fait-pipi". Ce constat réclame, si nous voulons être rigoureux, que nous poursuivions un peu plus avant notre propre interrogation, puisqu'il n'a fait que déplacer la question, si nous y réfléchissons.

Nous sommes donc en présence d'un enfant qui, lorsqu'il considère sa petite sœur comme un être animé, fait équivaloir ce jugement à ce que sa petite sœur ait un pénis.

---

<sup>5</sup> - S. FREUD : "Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans" (le petit Hans) dans : Cinq psychanalyses, p. 98, P.U.F. Paris 1954.

Il faut se garder d'écrire trop vite que la proposition qui préside à l'attitude du petit Hans se formalise en un énoncé universel :

*Tous les êtres animés ont un fait pipi,*

présentant la structure syntaxique : " $\forall x \Phi(x)$  où la fonction  $\Phi(x)$  décrit la propriété : x a un fait-pipi. Cette formule nous fait passer à côté du fil de la vérité comme nous voulons le montrer.

Afin de dégager la raison masquée dans cet usage du tout, nous donnons une autre formulation de cette assimilation non exprimée et posée d'emblée :

*Anna a un fait-pipi si et seulement si  
ma petite sœur est un être animé.*

En utilisant la fonction  $\Phi(x)$ , nous pouvons immédiatement formaliser cet énoncé par :

$$\Phi(a) \Leftrightarrow s$$

Le caractère  $\Leftrightarrow$  se lit : si et seulement si.

La lettre s vient pour l'énoncé : ma petite sœur est un être animé.

La lettre a est l'initiale du nom de la petite sœur Anna, c'est le nom que nous ferons correspondre à l'énoncé s.

Nous remarquerons dès maintenant que les êtres animés ont des noms<sup>6</sup>. Nous traitons donc de la relation qui existe entre la fonction phallique  $\Phi(x)$ , relative à la présence ou à l'absence du pénis sur le corps d'un autre individu, et le fait d'attribuer ou de ne pas attribuer un nom à un personnage. D'après Hans il semble que ce soit une équivalence qui s'explique par la même raison que nous proposons ici.

Marquons un temps d'arrêt dans notre commentaire de cette formule. Elle constitue le principe de ce que nous tentons de construire comme structure.

**a<sub>2</sub>** - Pour sauver l'honneur du petit Hans, Freud poursuit sa note en rapprochant son attitude de celle des philosophes de l'école de Wundt. Cette attitude, qui consiste à nier l'existence de l'inconscient, se résume de manière comparable.

*"Les pensées" sont conscientes, si et seulement si, elles sont des pensées.*

ou encore :

*"Le psychisme" est conscient si et seulement s'il est le psychisme.*

Ces deux expressions ont aussi la structure syntaxique :

$$\Phi(a) \Leftrightarrow s$$

Ici  $\Phi(x)$  écrit la relation (x est conscient).

---

<sup>6</sup> - Cl. LÉVI-STRAUSS : "La pensée sauvage" chapitres VI et VII, Plon Paris 1962.



Les guillemets établissent qu'il s'agit dans le premier membre de ces phrases du nom de l'énoncé qui paraît dans le second membre<sup>7</sup>. Freud parle à propos de ces philosophes d'une "assimilation posée d'emblée et jamais exprimée entre le conscient et le psychisme"<sup>8</sup>. Laisse-t-elle supposer une semblable altération de l'intellect chez ces éminents penseurs?

a<sub>3</sub> - Puis Freud fait plus, afin de sauver l'honneur du petit Hans, en évoquant l'existence du clitoris<sup>9</sup>. Cette dénotation (bedeutung) par un organe nous écarte de la dimension logique du problème que nous tentons de déplier.

Ces versions génitales, ces histoires de pénis, de clitoris et de vagin ne sont pas que des conneries<sup>10</sup>. Nous tentons de dégager la psychanalyse de ce rabaissement usuel de la sexualité chez l'homme dans la bêtise, en montrant qu'il s'agit de questions beaucoup plus fondamentales pour la structure du langage. Bien sûr nous ne méconnaissions pas les conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes. Nous ferons même plus avec Lacan qui indique combien ces parties génitales sont de l'ordre de l'élément qui dépasse, en pointe, le trop, ou de l'ordre de l'élément qui fait défaut, qui manque, le trou. Bien au contraire, nous soulignons la nécessaire articulation entre la topologie de la différence et le corps, spécialement avec l'image du semblable, particulièrement spécifiée des éléments en pointe et des trous. Car avec ces éléments se trouve la condition pour que cette image remplisse sa fonction comme image narcissique, or cette image narcissique est le passage nécessaire de l'auto-érotisme à l'investissement d'objet.

Pour le dire autrement, c'est en tant que la structure du signifiant, sa passion, vient se glisser sous ce qui s'inscrit sur le corps, que ce corps devient Autre.

Mais pour introduire ce terme de l'Autre, il nous faut d'abord insister sur la distinction qu'il y a entre ce qui s'inscrit de cette passion du langage, et l'image du corps. Ceci afin de traiter de ce qu'est cette passion, la structure du signifiant. C'est ce que nous faisons ici<sup>11</sup>.

Nous les articulerons l'une à l'autre par la suite.

---

<sup>7</sup> - Nous allons revenir immédiatement sur la distinction entre nom et citation.

<sup>8</sup> - S. FREUD : "L'inconscient" dans La métapsychologie Gallimard Paris 1968

<sup>9</sup> - Freud use largement de cette référence au clitoris pour illustrer la part de vérité que contient une quelconque théorie sexuelle infantile. La plupart des lecteurs et des commentateurs ont abusés depuis de ce prétexte pour éviter de se poser la question de ce dont il s'agit. Si comme lui, nous reconnaissons une vérité, même au délire — vérité historique ("La construction en analyse", 1937 ) — nous voulons montrer avec Lacan qu'elle est d'un autre registre.

<sup>10</sup> - J. LACAN : "Encore", Séminaire livre XX, Seuil Paris 1972.

<sup>11</sup> - Nous dégagerons ainsi la raison qui fait que l'antisémitisme ne peut être confondu et rabaisé en un quelconque racisme. De même que le racisme ne peut être rabattu sur la simple xénophobie. La jalousie délirante elle même trouve ainsi son registre de causalité, expliquant sa fixité. S. FREUD "Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité" (1922) dans "Psychose, Névrose, Perversion" P.U.F Paris 1973. "Le moi et le ça" chapitre 4 dans "Essais de psychanalyse" Payot Paris 1981.



# I

## TARSKI

Tournons nous vers le logicien. On peut savoir que la logique contemporaine, dans son effort de mathématisation, s'est souciée à son tour de la définition de la vérité. Nous devons à Tarski un tournant principal en cette matière.

Il prend soin d'établir sa conception sémantique de la vérité en deux temps : il traite d'abord de l'adéquation formelle, de sa définition puis de sa correction matérielle<sup>12</sup>.

### **a<sub>1</sub> - *La neige n'est pas blanche (adéquation formelle)***

En fait, Tarski cerne l'emploi qui peut être proposé dans la langue d'une expression qui dit de tel énoncé qu'il est vrai. Il tire les conséquences de cet emploi. Nous appellerons prédicat de vérité une telle expression. C'est lui reconnaître la forme syntaxique :

*"x est vrai."*

que la tradition décompose en sujet et prédicat. Son argumentation tient à un nœud dont il va trouver la référence chez Aristote sous l'aspect d'un jeu de place.

"Dire de ce qui est qu'il n'est pas ou dire de ce qui n'est pas qu'il est, est faux, tandis que dire de ce qui est qu'il est ou de ce qui n'est pas qu'il n'est pas, est vrai"

Cette référence va le mener à affiner les conditions d'emploi du prédicat de vérité avec ses conséquences dans le discours<sup>13</sup>. Il forge à cet effet une phrase dont il désigne la structure par la lettre T :

*"la neige est blanche" est vrai si et seulement si la neige est blanche.*

---

<sup>12</sup> - En fait Tarski parle d'adéquation matérielle et de correction formelle pour suivre l'usage moderne de ces deux qualificatifs. Nous les inversons toujours, en référence à la logique médiévale.

<sup>13</sup> - A. TARSKI : "Le concept de vérité dans les langages formalisés"(1931) dans "Logique, Sémantique, Métamathématique" Tome 1 — Armand Colin Paris 1974 / "La conception sémantique de la vérité et les fondements de la sémantique" (1944) dans "Logique, Sémantique, Métamathématique" Tome 2 — Armand Colin Paris 1974.

Cette phrase exprime la condition principale, nécessaire à l'emploi du prédicat de vérité.

### **Nom, citation, mention et utilisation.**

Dans cette structure, il distingue et discute de la différence entre l'énoncé : la neige est blanche, et le nom de l'énoncé marqué ici grâce aux guillemets. Il faut en effet recourir à un nom de l'énoncé, car c'est un nom de chose et non la chose elle-même qui vient prendre la place du sujet dans la forme grammaticale prédicative.

Lorsque vous dites : le ciel est bleu, c'est le nom de ce dont il est question, le ciel, qui vient occuper la place du sujet du prédicat et non ce dont il s'agit, le référent, le ciel lui-même<sup>14</sup>.

Par contre, il peut y avoir confusion dans la situation dont nous traitons avec la phrase de structure T, car nous parlons d'un énoncé qui est lui-même élément du langage et prêt à se confondre avec son nom qui est aussi élément du langage.

Tarski introduit à cette fin sa célèbre notion de description structurale d'un énoncé pour bien la distinguer de l'énoncé lui-même. Mais ses descriptions structurales sont si pénibles à employer qu'elles deviennent rapidement inutilisables. Ainsi les logiciens, depuis lors font un usage autonome des énoncés en les appelant par leur expression. lorsqu'il n'y a pas de risque de confusion.

Avec l'usage des autonymes, il y a aussi le risque d'éluder un composant principal de la structure que nous tentons d'approcher ici. Or ce moment de la structure réside précisément dans la fonction d'effacement que nous voulons isoler de ses effets de bouleversement et d'inversion. Il reste qu'il est parfois souhaitable de savoir distinguer, quand paraît une expression, dans une étude ayant recours à l'écriture, l'expression elle-même du cas où nous la désignons par son nom.

Les guillemets assurent cette distinction graphique en marquant le recours à la citation. Nous dirons alors que l'expression n'est pas utilisée mais qu'elle est mentionnée.

Nous devons faire grand cas dans notre débat de la distinction entre l'utilisation et la mention d'un énoncé. Cette différence est un des lieux où se manifeste ce qui fait l'objet de notre questionnement, mais il y a beaucoup de

---

<sup>14</sup> - Cette formulation est d'ailleurs équivoque. Car dans : "le nom de ce dont il est question : le ciel", nous maintenons la conjonction dans ce terme du nom et de ce dont il est question, et dans : "le ciel lui-même" encore plus. Il faudrait donc mieux dire : dans le ciel est bleu, c'est le nom de ce dont il est question, qui vient occuper la place du sujet du prédicat et non ce dont il est question en lui-même, le référent. Il vaut mieux éviter l'emploi du nom dans cette situation tant sont confondu le nom et le référent dans l'usage.

confusion à son propos. D'autant plus que vient s'ajouter à cette distinction, la différence entre l'énoncé utilisé et l'objet qui sert de référent (dénotation, bedeutung), comme le montre notre exemple précédent à propos du ciel.

La confusion s'établit dans les commentaires à propos de cette disposition à trois étages : mention, utilisation et référent, à laquelle vient se surajouter la distinction entre: la vérité, la signification et le sens.

Si la mention n'est pas une utilisation, lors d'une utilisation on ne peut, de fait, éviter la mention. Mais encore, l'utilisation étant le nom du fait si elle le désigne, elle est elle-même mention du fait, à laquelle s'ajoute de fait la mention du nom du fait. Il y a entre ces termes une structure de refente dont nous tentons l'approche.

Bien sur, et certains se rassurent de cela, il n'y a pas de confusion concernant le fait, si il n'est pas un fait linguistique, car il reste alors en dehors du langage.

Or ces nuances qui peuvent paraître oiseuses à un esprit positif et carrément superflues au positivisme, dans son simplisme, sont absolument imparables dans les cas de subjectivité dans le langage, comme nous le reprendrons plus loin avec l'exemple de l'usage des pronoms personnels.

Cette structure, cette refente est corrélée précisément à l'acceptation ou non de la condition formulée par la phrase de structure T de Tarski, comme il nous faut le montrer dans ce qui suit.



## II

### FORMALISONS LA CONDITION ENFIN EXPRIMÉE PAR TARSKI.

Tarski résume sa définition dans la phrase :

*a est vrai si et seulement si s.*

Ce que nous formalisons par :

$$\Phi(a) \Leftrightarrow s$$

où le prédicat  $\Phi(x)$  écrit ( $x$  est vrai), nous l'appellerons le prédicat de vérité.

La lettre  $s$  vient à la place d'une proposition comme : la neige est blanche.

La lettre  $a$  vient pour le nom de cette proposition, cette distinction est marquée par les guillemets dans l'exemple de Tarski mais il ne peut pas les utiliser ici. En effet, il ne peut résumer sa définition par la phrase :

*"s" est vrai si et seulement si s,*

car écrire  $s$  entre guillemets, ça n'est jamais que citer la dix-neuvième lettre de l'alphabet latin et ceci est aussi imparable que le fait d'écriture un nombre, sans le savoir, lorsque nous écrivons une quelconque séquence de caractères.

Nous pouvons être plus précis à cet endroit afin de bien nous saisir de ce qu'est la position de Tarski à ce moment, et mieux appréhender ce qui va suivre.

Tarski suppose un langage fait de prédicats, comme par exemple :

*"x est blanc."*,

que nous notons formellement  $B(x)$ , et de noms, comme par exemple :

*"la neige"*,

que nous notons d'une constante  $n$ .

Ainsi, l'énoncé :

*"la neige est blanche"*,

s'écrit formellement  $B(n)$ .

C'est bien dans ce langage qu'il étudie les conditions d'emploi d'un prédicat spécial, le prédicat de vérité, qui est à prendre ici au même titre que les autres prédicats de ce langage.

Il considère aussi, dans ce langage, des noms qui sont les noms des énoncés.

Ainsi,

*"la neige est blanche" est vrai.*

s'écrit formellement  $\Phi(a)$ .

La condition d'emploi de ce prédicat de vérité peut s'écrire avec plus de précision :

$$\Phi(a) \Leftrightarrow B(n),$$

où a est le nom de l'énoncé B(n), rendu dans l'exemple explicite par des guillemets.

*"La neige est blanche" est vrai si et seulement si la neige est blanche.*

Nous traitons donc d'un type d'assimilation (Gleichstellung) jamais exprimée (Nicht ausgesprochenen) et posée d'emblée (Vornherein fixierten)<sup>15</sup> qui ne se trouve pas seulement chez les philosophes et entre le psychisme et le psychisme conscient.

Avec Tarski cette assimilation est enfin exprimée en logique et nous voici rendu à la rigueur d'un lieu, au sens des topos de l'antiquité. Nous appellerons logique déductive<sup>16</sup> ce lieu, cet ensemble d'arguments.

Nous devons dire d'abord ce qu'est la logique déductive puis poursuivre notre commentaire avec Tarski en traitant des conséquences de sa formalisation, avant d'éprouver l'empan de la transparence de la vérité à l'orée de cette logique, puis enfin faire la théorie de cette assimilation qui est au principe de notre discussion.

---

<sup>15</sup> - Les termes allemands que nous traduisons ainsi sont ceux-là même qu'emploie Freud dans son article "l'inconscient" en 1915 lorsqu'il tente d'écrire sa métapsychologie.

<sup>16</sup> - Il ne faut pas la confondre avec la logique déductive naturelle de Gentzen. Et ce n'est pas non plus la logique de la découverte scientifique. Nous faisons d'une discipline formelle, un lieu où nous puisons nos arguments, ce qui peut surprendre la distinction reçue entre lieu et figure. Cette approche nous conduit à construire le lieu de la vérité à l'orée de la logique, au lieu de nous référer aux données positives comme lieu de la validité.



### III

## LOGIQUE DÉDUCTIVE

Nous devons donc commencer par dire ce qu'est la logique déductive avec les conséquences qui s'en déduisent.

Il peut sembler élémentaire que les philosophes fassent dépendre leurs arguments de la logique déductive, mais la retrouver, sous l'aspect d'un principe irréductible, chez un petit garçon de cinq ans peut paraître surprenant. Or cela est moins incongrue qu'il n'en paraît, si nous en tirons la conséquence nécessaire que nous formulerons en disant : les lois de la logique et du langage s'imposent au sujet, quel qu'il soit comme participant du réel.

Cette proposition modifie l'épistémologie qui peut se faire. Elle éclaire même les bafouillages épistémiques.

La logique déductive doit être définie par opposition à la soi-disant logique inductive et plus précisément à la logique de l'observation empirique<sup>17</sup>.

La logique déductive tient à un nœud qui consiste en des permutations de place dans des énoncés dont la citation d'Aristote donnée par Tarski (voir p. 5) offre le meilleur exemple qui soit. Un autre exemple est relevé par W.V. Quine dans Lewis Carroll<sup>18</sup> :

"...au contraire poursuit Tweedledee, il se pourrait que ce ne fut pas faux; et si cela n'était pas faux, cela devrait être vrai; mais comme ce n'est pas vrai, c'est faux.

Voilà ce que c'est que la logique".

Nous sommes ici au point crucial que notre étude vise à éclairer, de ce dont il s'agit dans le débat entre logiciens, qu'ils soient philosophes ou

---

<sup>17</sup> - K. POPPER : "Logique de la découverte scientifique", Payot, Paris 1973.

Dès le début de son ouvrage, K. Popper marque bien cette distinction. Il oppose à l'existence d'une logique inductive le problème de la démarcation. Question distincte de la logique déductive et des mathématiques, mais qui y recourt du fait d'un procédé déductif de mise à l'épreuve des théories. Il profite de l'occasion pour situer malgré lui notre champ avec "l'amour intellectuel (Einfühlung) des objets" qu'il a le tort fort répandu de ranger dans le psychologisme. Seul un J.R. Oppenheimer, d'avoir produit la bombe, commence à questionner le désir du scientifique sous l'aspect de l'incomplétude et de la complémentarité (complémentarité) des théories.

J.R. OPPENHEIMER : "La science et le bon sens", Gallimard, Paris 1955.

<sup>18</sup> - L. CARROLL : "De l'autre côté du miroir" (chap. 4).

mathématiciens. Chacun a le sentiment que la vérité, c'est à dire la logique, ne tient pas seulement à la grammaire, cependant nous ne pouvons traiter matériellement que de faits grammaticaux<sup>19</sup>. De plus que la grammaire elle-même soit un fait révèle aussi ce que nous appelons structure.

Maintenant nous pouvons éprouver les conséquences de la condition d'emploi du prédicat de vérité, produite par la phrase de structure T, en écrivant par exemple :

$$\neg\Phi(a) \Leftrightarrow \neg s$$

qui est aussi correcte dans ces conditions.

C'est, pour reprendre l'exemple de Tarski, l'énoncé :

*"la neige est blanche" n'est pas vrai, si et seulement si la neige n'est pas blanche.*

Ou encore, respectant la condition posée par la structure T

$$\Phi(a') \Leftrightarrow \neg s$$

lorsque a' est le nom de l'énoncé  $\Phi$  et  $\Phi$  la négation de s soit :

*"la neige n'est pas blanche" est vrai, si et seulement si la neige n'est pas blanche.*

Et enfin nous pouvons produire de façon correcte :

$$\Phi(a'') \Leftrightarrow s'$$

dans le cas où a'' est le nom d'un quelconque énoncé s' résolument faux eut égard à la réalité de son référent, soit par exemple :

*"la neige est verte" est vrai, si et seulement si la neige est verte.*

Ce dernier exemple est certainement le plus surprenant si l'on se fait une idée trop simpliste de la vérité, car il accentue la transparence du prédicat de vérité. À appliquer ce prédicat à un énoncé faux, sa transparence se maintient encore.

Cet énoncé dans son ensemble est correct. C'est une loi logique dont nous voulons étudier les conditions et les conséquences logiques. Il ne faut pas les confondre avec les conséquences erronées que quiconque peut être amené à en déduire, comme par exemple que "la neige est verte" est vrai.

Cet énoncé ne dit pas cela de manière isolée, il le dit dans un contexte bien précis<sup>20</sup>.

---

<sup>19</sup> - C'est ici que se trouve la structure de ce que Lacan appelle le sinthome, au fondement de chaque symptôme : "Ainsi est-ce de la jouissance que la vérité trouve à résister au savoir" "De la psychanalyse dans ses rapport avec la réalité" Jacques Lacan, Scilicet 1 Seuil, Paris 1968.

<sup>20</sup> - Nuance nécessaire à la pratique du langage comme le confirme certains types d'aphasies où un mot comme : non, ne peut pas être prononcé hors contexte, alors que le

Il matérialise l'écart qu'il y a entre le couple d'opposition différentiel: vrai ou faux ,et la discrimination liée au non emploi du prédicat de vérité, du fait de son effacement, .

Nous trouvons une preuve de son effet de dessillement dans l'excellente formule réalisée par un peintre en un tableau. Il s'agit de Magritte qui dessine une pipe et écrit au dessous :

*ceci n'est pas une pipe.*

Nous savons les peintres toujours peu ou prou métaphysiciens, mais il est exceptionnel et magnifique qu'un peintre soit aussi un excellent logicien.

Michel Foucault a consacré un essai<sup>21</sup> à ce tableau où il traite de notre structure, mais dans les termes : d'écriture et de représentation, plus accessibles au reste de philosophie survivant dans notre civilisation

Il recourt aux moyens de la calligraphie, c'est-à-dire aux moyens de la lettre, comme nous l'avons déjà rencontré plus haut dans la phrase de Tarski avec les guillemets mis autour de la dix neuvième lettre de l'alphabet, et comme nous le rencontrerons plus loin à l'occasion du chiffrage de Gödel.

Nous accentuerons encore ces analyses en reprenant le cas construit par Magritte dans la phrase de structure T :

*ceci n'est pas une pipe* ⇔ 

qui vient pour :

*"ceci est une pipe" n'est pas vrai* ⇔ 

En posant d'emblée (Vornherein fixierten) cette assimilation, le sujet peut aller jusqu'à donner l'impression qu'il se trompe, proposant un discours auquel il tient particulièrement et qui semble, pourtant, erroné quant à la réalité en cause. Il y a là une fixation (Fixierung) au sens psychanalytique du terme, due à la condensation. Mais ce serait une autre erreur de notre part que de nous refuser à observer ici ce fait. Cette même fixation se produit aussi dans les autres parties du discours, avec un aspect positif, sans qu'il ne puisse être suspectée aucune erreur possible, comme nous en donnerons l'exemple avec l'emploi des pronoms personnels.

L'intérêt majeur de l'étude de cette structure en logique déductive tient à la fonction directive de cette logique dont dépendent, qu'ils le veuillent ou non, les autres discours. Seuls les discours qui se veulent scientifiques tentent de s'en rapprocher ouvertement en raison.

Un second point, qui n'est pas moindre, tient au fait qu'en logique dans sa version mathématique, à la fois, la cause de cette assimilation peut-être montrée de manière précise, comme nous allons l'esquisser, et d'autre part, l'effet de cette assimilation peut rester trop méconnue dans l'enseignement de

---

sujet peut le formuler dans un contexte. R. JAKOBSON "Deux types d'aphasies" p.53, Ed. de Minuit, 1963.

<sup>21</sup> - M. FOUCAULT : "Ceci n'est pas une pipe", Fata-Morgana Paris 1973.

la logique contemporaine, du fait de la transparence de la vérité qu'elle produit.

Cette assimilation, posée d'emblée en logique comme condition d'emploi du prédicat de vérité, est aussi une fixation. Elle tient au caractère apophantique à la logique<sup>22</sup>.

L'étymologie de ce mot nous apprend qu'il veut dire :

*à partir de quelque chose (apo) je montre (jainw).*

La tradition veut bien croire qu'il signifie que les propositions ne peuvent être que vraies ou fausses ce qui n'en est même pas une conséquence. D'autres auteurs l'entendent comme désignant le lien entre sujet et prédicat dans l'expression d'un jugement.

Il est vrai que, lorsque Aristote<sup>23</sup> évoque le caractère apophantique des propositions, il ne s'intéresse alors qu'aux formules constatatives qui ne peuvent être que vraies ou fausses. Cela ne justifie pas de négliger la structure du langage dont dépendent ces formules.

C'est à supposer une logique où les jugements ne peuvent être que vrais ou faux (binaire), et à y ajouter que les combinaisons formelles de la déduction s'imposent (déductive donc, soit : à partir des axiomes, je montre), que peut se produire l'assimilation dans le cas du prédicat de vérité.

Avec ces valeurs de vérité réduites (vrai et faux) qui ne sont pas internes aux énoncés et le sens du prédicats de vérité ( $\Phi(x)$  : x est vrai) qui vient dans l'énoncé, il se produit une identification autour du terme vrai, entre ces deux registres, externe et interne à l'énoncé.

Il y a identification, pour un énoncé, entre : être — vrai ou faux — et être dit, dans un énoncé, — vrai ou non vrai. Cette identification provoque l'assimilation dans cette version de la structure du fait supplémentaire qu'il en est traité strictement par la déduction formelle en logique apophantique ou déductive, au sens des citations d'Aristote et de Lewis Carroll que nous avons données afin de présenter cette logique, et comme le montrent les exemples divers que nous venons d'exhiber.

La logique apophantique produit donc cette assimilation nécessaire à la définition de l'énonciation comme acte dans le discours, quelque soit le sens sous lequel ce terme peut être entendu, à condition qu'il ne soit pas confondu avec aucune correspondance entre les mots et les choses.

Revenons maintenant sur le rapprochement que nous établissons entre Hans et Tarski à propos de cette assimilation qui devient ainsi le principe de notre monstration.

Puis nous suivrons Tarski dans le deuxième temps de la définition de sa conception sémantique de la vérité. Il produit les conséquences de cette

---

<sup>22</sup> - On oppose usuellement depuis Aristote la logique apophantique à la logique modale.

<sup>23</sup> - ARISTOTE : "De l'interprétation" (p. 84 note 2) - Vrin Paris 1969, Traduction Tricot.

assimilation et en tire son résultat principal relatif à la nécessité de différents ordres de langages. Résultat que nous utiliserons dans la suite de cette première étude.

Pour notre part, ici, nous indiquerons la portée de ces faits dans d'autres domaines afin d'esquisser l'étendue de la structure qui s'y découvre, avant de faire la théorie de cette assimilation.

Mais disons dès maintenant que pour faire cette théorie, il nous faudra construire une logique où les énoncés ne peuvent être que vrai ou faux et qui sera déductive. Ceci afin d'étudier et de questionner cette structure d'assimilation, elle-même.

Nous montrerons que sous les deux conditions que nous venons de souligner — logique binaire et déductive — et que l'on a tort de confondre, l'effacement du prédicat de vérité ne se produit pas nécessairement. Il dépend d'un axiome supplémentaire et a d'autres conséquences qui peuvent être dites car ces conséquences s'écrivent avec rigueur.



## IV

### LA LIGNE DE PARTAGE

Dans les conditions de la logique déductive, l'assimilation produite par la phrase de structure grammaticale T

$$\Phi(a) \Leftrightarrow s$$

où a est le nom<sup>24</sup> de s, nous révèle la raison de la fonction phallique découverte par Freud.

Elle ne peut relever en aucun cas d'une altération intellectuelle, comme l'observation du petit Hans pouvait le laisser supposer à quelques esprits chagrins.

Prenons un exemple anodin à quelque distance de la différence des sexes. Un enfant de cinq ans qui apprend à parler fait une remarque à propos de la couleur de la neige.

Il se peut qu'il ait frôlé au travers de ses théories infantiles une structure comme celle que nous citons plus haut dans sa réalisation surprenante :

*"la neige est verte" est vrai si et seulement si la neige est verte.*

Deux appréciations opposées se proposent au jugement de celui qui l'entend.

L'attitude courante considère, à ne retenir que la première partie de l'énoncé, qu'il dit des choses erronées, comme :

*"la neige est verte" est vrai.*

*"maman" a un pénis.*

ces propos ne méritent pas d'y prêter attention, dans le cas ordinaire à moins que de considérer que le petit est stupide, dans le cas le plus courant.

L'autre attitude consiste à reconnaître chez l'enfant la manifestation de la transparence de la loi du signifiant et ses conséquences comme dans le cas souvent cité par J. Lacan<sup>25</sup> en exemple de la découverte de l'attribution première

*le chien fait "miaou" et le chat fait "ouah-ouah".*

---

<sup>24</sup> - Une chose est assimilée par l'équivalence à son nom augmentée de quelque chose en plus. Cette situation se retrouve en algèbre lorsque  $x+y = x$ . Si c'est vrai de tout x, nous dirons de y qu'il est un élément neutre. Si c'est vrai d'un y quelconque, nous dirons de x qu'il est un élément absorbant. Prenons l'exemple d'un élément neutre :  $3+0 = 3$ . Or en algèbre l'élément neutre n'est pas rien, en logique le prédicat de vérité non plus, pour Hans le fait pipi n'est pas négligeable.

<sup>25</sup> - J. LACAN : "Écrits" p. 805, Seuil, Paris 1966.

Il n'est certes pas improbable que dans ses hésitations, il lui arrive de se tromper, parfois même de mentir. Mais cela n'est pas inconvenient, il peut même y être conduit par les parents dans son suocis à l'égard à la vérité. Si nous adoptons l'autre attitude qui consiste à entendre même dans ses erreurs et ses mensonges, du fait de la fixation posée d'emblé que reflète son dire, qu'il frôle la formulation d'une nécessité structurale prenant en compte l'ensemble de l'énoncé :

*"la neige est verte" est vrai si et seulement si la neige est verte.*

Il est bien sur nécessaire que celui qui entend est quelques notions de la structure en question.

Mais il reste difficile à beaucoup d'admettre que les enfants manifestent ainsi la découverte qu'ils font du fait qu'il y a des jugements synthétiques a priori, formulant ainsi la question majeure de la métaphysique occidentale de Parménide à Kant.

Il y a bien sur ici un risque de démagogie, à accorder du crédit à toute chose dites par les enfants, si nous ne nous donnons pas la peine de déplier ce paradigme afin de montrer qu'il ne s'agit pas de quelque banalité naturaliste qui va de soi.

Notre propos repose sur la transparence de la vérité en logique déductive dont nous considérons le caractère directif pour la tenue de n'importe quel autre discours.

La logique étudie les lois nécessaires de la pensée et non les lois de la pensée telles qu'elle se réalise de manière hésitante chez un sujet particulier. Depuis l'époque où Husserl s'est vu interpellé par Frege sur ce point, on appelle psychologisme l'attitude qui consiste à privilégier ce second aspect au détriment du premier. Nous parlerons alors de l'antipsychologisme<sup>26</sup> de la logique lorsqu'on la conçoit comme science normative recherchant les lois nécessaires ou lois logiques.

---

<sup>26</sup> - J.L. GARDIÈS : "Sur l'antipsychologisme des logiciens", pp. 11-21- Ornicar? N°38, 1986.

A partir de cette excellente distinction et présentant la solution modale d'un certain nombre de questions déjà présente chez Frege, nous ne suivrons pas cet auteur dans ses conclusions. Il rejette dans l'étude pragmatique du cheminement du sujet raisonnant la préférence de l'intelligence pour certaine procédure et sa fermeture à d'autres. Il renonce à justifier logiquement des différences logiquement injustifiable, faute de s'être saisi de l'effacement de différences qui est au principe de notre propos. Le reflet de cet effacement est particulièrement renforcé en logique canonique classique, voir en logique modale telle qu'elle est devenue classique aujourd'hui.

Où il se voit que l'on peut trouver d'excellents avocats pour justifier ses carences dans l'appréciation des structures freudiennes, et continuer à s'y opposer, mais qu'il n'en peut résulter que l'accentuation de la trace du problème que l'on se refuse toujours à affronter.



Ce dont on ne se saisit pas dans le freudisme c'est que la métapsychologie freudienne porte l'antipsychologisme, au sens de la logique, à son extrême.

Nous disons que les lois nécessaires de la logique étudiées par le logicien et la structure transparente de la vérité qu'elles reflètent, étendent leur portée dite normative beaucoup plus loin que le sujet ne peut le reconnaître lui même.



## V

### LA STRUCTURE DE LA CONDENSATION une différence, un marqueur de la différence, une assimilation et c'est la discrimination invisible.

Cette assimilation est à la charnière d'une involution qui se rencontre en divers lieux de discours. Cette structure involutive doit être reconstruite par l'analyse, puisqu'elle produit un double effacement. Son effet d'évidence éveille la curiosité, pour qui n'y reste pas assujetti, de l'apercevoir comme objet.

Prenons par exemple l'emploi des pronoms personnels dans la langue, dont E. Benveniste précise, par opposition à l'emploi des noms que :

"les instances d'emploi du *je* ne constituent pas une classes de référence, puisqu'il n'y a pas d'objet définissable comme *je* auquel puisse renvoyer identiquement ces instances. Chaque *je* a sa référence propre et correspond chaque fois à un être unique posé comme tel. Quelle est donc la réalité à laquelle se réfère *je* ou *tu* ?"<sup>27</sup>.

Nous sommes donc ici en présence d'un usage qui attire l'attention du linguiste et va le conduire à isoler le processus même de l'énonciation linguistique, dont le terme "chaque fois", dans cette citation, annonce la venue.

Or le locuteur natif d'une langue, d'être intéressé dans un discours, acquiert cette capacité d'emploi des pronoms personnels sans même faire cette remarque de manière explicite. S'il n'en use pas correctement à partir d'un certain état de la pratique de sa langue, il sera jugé déficient et sera par conséquent, à terme, l'objet d'une discrimination qui le distingue de ceux qui en usent correctement. Nous appellerons signification l'effet de ce facteur discriminant, et nous ne saurions nous satisfaire du règne de cette signification sans ambages.

Il y a donc bien là un processus de différenciation symbolique, usuel dans chaque sociétés. Une société s'organise toujours autour de discriminations de ce type, indépendamment des jugements de valeur — qu'elles soient formulées de manière négatives, comme pathologiques ou

---

<sup>27</sup> - E. BENVENISTE : "Problèmes de linguistique générale", T.1, p 252, Gallimard, Paris 1966.

délictueuses, ou de façons positives, comme idéales — mais toujours de manière insaisissable, quoiqu'en dise la brutalité des tentatives réductrices ou puristes. Ce n'est pas la société qui produit ces discriminations, elle se contente de les utiliser par nécessité, en diverses occasions contingentes.

Mais notre analyse ne s'arrête pas là. Benveniste précise à juste titre, afin d'étayer le concept de locution, que :

"*je* signifie « la personne qui énonce la présente instance de discours contenant *je* »".

Il reconstruit ainsi une formule où nous retrouvons le type d'assimilation dont nous traitons :

$$je \Leftrightarrow ( \text{ la personne qui énonce la présente instance de discours contenant } je )$$

Il y a donc là, reconstruit par l'analyse du linguiste, un marqueur :

$$\Phi(x) : ( \text{ la personne qui énonce la présente instance de discours contenant } x )$$

telle que :

$$\Phi( je ) \Leftrightarrow je$$

Ce facteur distinctif marque la différence entre un type de pronoms, la première personne du singulier, et le nom, lequel ne nécessite pas de telles précisions du fait qu'il a un unique référent.

Notre étude porte sur chaque cas de différenciation présentant toujours les cinq temps suivants :

0 - A l'occasion d'une différence plus ou moins nécessitée par les faits,

1 - il peut être tentant, pour atteindre à plus de précision, de la marquer, après coup, par l'emploi d'un indicateur qui s'appuie sur le trait différenciel que nous sommes amené à isoler.

2 - Le type d'assimilation que nous étudions se révèle alors, jamais exprimé auparavant et posé d'emblée dans l'usage, elle paraît artificielle à certains et abusivement reconstruit par l'analyse qui a ainsi été tentée.

3 - L'effet de cette assimilation est l'effacement nécessaire du marqueur de la différence dans l'usage qui doit en être fait, de l'avoir rendu futile.

4 - Elle produit un nouveau principe discriminant, entre ceux qui savent employer le trait effacé et ceux qui ne l'ont pas intégré et dont, précisément, le seul reflet a éveillé notre attention, quoiqu'il soit invisible pour ceux qui y sont assujettis.

Cette discrimination ordonne maintenant son champ entre ceux qui en sont, d'admettre l'évidence de cette assimilation dans l'usage qu'ils en font comme un axiome dont il est futile d'en dire quoique ce soit, et ceux qui n'en sont pas, de ne pas parvenir à en respecter l'usage qui s'impose à tous, du fait qu'il n'en soit rien dit et que rien ne puisse en être dit, mais seulement reflété.

Nous appellerons condensation cette involution signifiante au principe de la signification.

Nous ne saurions donner de meilleur exemple de cet état de fait qu'en proposant la formule de Spinoza en son "traité de la réforme de l'entendement"<sup>28</sup> selon laquelle :

"il est de nouveau évident que, pour avoir la certitude du vrai, il n'est besoin d'aucun signe que la possession de l'idée vrai".

Nous ouvrons ici le débat principal qui cause le malheur de la conscience, le malaise dans la civilisation, qui agite le parlêtre, parfois jusqu'au délire, et nos contemporains certainement jusqu'au massacre.

Les modalités de cette condensation varient selon les divers lieux où elle se produit, dont nous avons déjà rencontré quatre exemples : Hans et la fonction phallique, le philosophe de Wundt et la fonction de la conscience nécessaire, Tarski qui explicite l'emploi du prédicat de vérité, enfin l'emploi du pronom personnel dans la langue.

Cette structure a déjà été souligné en logique par Frege qui tente de l'expliquer dans sa correspondance à B. Russell, sans succès. Il est remarquable que ce dernier n'y entende rien. Ailleurs, Frege parle à ce propos de la transparence de la vérité<sup>29</sup> et deux sortes de conséquences peuvent s'en déduire:

- ou la vérité ne peut être définie, car c'est une notion primitive qui ne peut être explicitée par d'autres moyens,
- ou bien cette transparence est la définition de la vérité et les logiciens renoncent alors à en chercher de plus élaborée.

Nous soutenons pour notre part, que la transparence due à la condensation est bien la définition de la vérité, mais qu'il y a lieu de revenir par l'analyse sur cette structure comme nous proposons de le faire, et d'en pousser l'élaboration même en logique, comme cela se fait en linguistique dans le cas des pronoms personnels.

---

<sup>28</sup> - SPINOZA : "Traité de la réforme de l'entendement", Œuvre complète p.113, Gallimard, Paris 1954.

<sup>29</sup> - P. Engel : "La norme du vrai" Ch.5 p118 Gallimard, Paris 1989.



## VI

### L'ÉTENDUE DE LA LOGIQUE

Cette structure de la transparence est plus facile à isoler pour le linguiste dans certains cas de subjectivité dans le langage<sup>30</sup> comme par exemple dans l'emploi des pronoms personnels, de la déixis<sup>31</sup> et des verbes performatifs. Elle laisse cependant un goût d'amertume même chez le linguiste rigoureux, lorsqu'il a raison de s'opposer au sociologue et au psychologue, quant à la délicate question du fait grammatical lui-même. Ce fait, comme fait incontournable, est caractérisé par le facteur différenciant "cela se dit / cela ne se dit pas"<sup>32</sup>. Mais faute d'avoir articulé, comme nous le proposons en logique, la condensation qui préside à l'accession au symbolique, ce débat reste de sourds du fait de la transparence consécutive à l'assimilation.

Cette structure est encore aisée à observer en philosophie dans la fonction de la conscience, plus délicate dans l'inscription de l'être. En effet, cette structure se réalise au tournant de la philosophie moderne avec Descartes lorsqu'il énonce dans le "Discours de la méthode":

" Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi *penser* que tout était faux, *il fallait nécessairement* que moi, qui le *pensais*, *fusse* quelque chose".

que nous résumerons dans l'expression :

*je pense ⇔ je pense donc je suis.*

où nous frôlons l'aspect paradoxal du fondement du sujet des temps modernes, le sujet de la science.

Dans les "Méditations" cette expression est formulé ainsi:

*"Je suis, j'existe, est nécessairement vraie,  
toutes les fois (que je la prononce,ou) que je la conçois en mon esprit"*

---

<sup>30</sup> - E. BENVENISTE : "Problèmes de linguistique générale, T.1 Chap. 21, Gallimard, Paris 1966.

<sup>31</sup> - Les formes déictiques consistent dans les expressions comme ici, là-bas, qui changent de lieux de références lorsque le locuteur change de place, et dans sa version temporelle, maintenant, hier, demain.

<sup>32</sup> - J.C. MILNER : "Introduction à une science du langage", Seuil, Paris 1990.

soit la formule ;

*je suis, je pense*  $\Leftrightarrow$  *je pense*

Mais cette structure est encore plus difficile à cerner dans le domaine de la sexualité à partir de la fonction du phallus (voir l'exemple de Hans), étant définie comme sexualité freudienne précisément par cette transparence (phobie, névrose d'angoisse).

Elle est impossible à dire lorsqu'elle concerne la propre mort du sujet (névrose obsessionnelle), ou le sexe de l'Autre, devenant ainsi l'Autre sexe qu'il n'y a pas (hystérie), et enfin l'identité du sujet en son principe.

Il est des lieux où l'assimilation ne peut même pas être remontée par le sujet qui en dépend, c'est ce que découvre Freud avec le complexe de castration... et ce qu'indique Lacan avec la fonction du dire.

L'analyse des rêves découvre un ombilic où elle s'obscurcit, car il existe un refoulement originaire qui persiste pour chaque sujet.

Nous amenons ainsi "à la lumière", "à son initiale dignité de question", un nœud où la pensée se perd, faute d'un recours correct à la fonction de la lettre. Nous en voulons pour preuve l'affrontement de la philosophie au principe de la pensée lorsqu'elle reste embarrassée devant cette structure qu'elle a pourtant su isoler :

"la proposition  $Je = Je$  est plus étendue que la proposition formellement générale  $A = A$ . Voilà un état de chose surprenant dont nous ne dirons assurément pas trop en affirmant que ce qu'il touche n'a pas été, jusqu'ici, amené à la lumière, et cela veut dire pour la pensée, à son initiale dignité de question" <sup>33</sup>.

En effet, nous avons rencontré l'expression  $\Phi(je) = je$  qui écrit l'assimilation présupposée dans l'emploi du pronom personnel, qui produit l'effacement suspecté par le philosophe du trait différentiel  $F$  et qui distingue  $Je = Je$  de  $A = A$ . Ce relèvement du principe d'identité peut toujours être accompli pour toujours retomber dans l'effacement.

Nous commenterons en quoi cette pulsation ne prétend pas au statut de science, mais seulement réintroduire la dimension de la vérité à l'époque du discours scientifique. Nous verrons effectivement ...

"... que la science ne porte pas jusqu'au domaine où pourrai, peut-être, être localisé le lieu d'où proviennent les principes de la pensée" <sup>34</sup>.

Ce lieu découvert par Freud et qu'il nomme l'Ics, relève d'une logique modifiée en une topologie qui existe malgré l'impérialisme de la logique canonique classique.

---

<sup>33</sup> - M. HEIDEGGER : "Principes de la pensée" (1958), dans les Cahier de l'Herne Paris 1983.

<sup>34</sup> - Ibid.



On voit ainsi, chez Hans, les philosophes de l'école de Wundt, les néo-cartésiens que les lois nécessaires de la logique les conduisent à se détourner de la réalité — absence de pénis de la petite sœur, refus de l'inconscient pour les philosophes et les médecins de l'époque de Freud, promotion de l'être — pour une raison logique intrinsèque à la structure du langage que nous avons commenté dans le cas des pronoms personnels.

En conséquence, il est judicieux d'engager notre commentaire à partir de Tarski pour ne revenir que dans un deuxième temps à la pratique clinique de la psychanalyse qui se trouve par là complètement renouvelée. Nous venons de le souligner en situant le complexe de castration... tel que nous le présentons comme évidence, transparence, défaut dans l'Autre, castration de l'Autre avant qu'une quelconque menace ne se retourne vers le sujet. Difficulté de la structure de langage, avec sa fixation, cause de structure des névroses et de sa structure opposée, celle des perversions (fétichisme)<sup>35</sup>

Le rapprochement que nous proposons ici entre Hans, Tarski et d'autres lieux d'argumentations révèle l'unicité de la structure qui n'est pas toute. Il relève lui-même de la logique que nous allons avancer et construire avec Freud, avec Lacan, logique nécessaire à son étude. Cette situation peut faire quelques difficultés au lecteur puisqu'elle traite d'une structure dont elle dépend elle-même, comme le lecteur lui-même en dépend. Du fait de lire, du fait d'écrire, d'écouter, de parler, il y a toujours un lieu où la référence s'arrête. C'est pourquoi l'accumulation des étages de la structure est inutile et que nous la traiterons en un double coude des plus simple. Deux temps, deux registres suffisent à la faire exister. Il y a là un nœud impossible à défaire sauf à tenter de le desserrer en le cernant. C'est la raison que nous trouvons à ce que quiconque avant Freud et encore après lui, malgré Lacan, s'en détourne toujours.

---

<sup>35</sup> - J. LACAN : "Écrits" p 877, Seuil, Paris 1967



## VII

### SECONDE PARTIE DE L'ARGUMENT DE TARSKI

Avant de reprendre notre commentaire critique quant à la transparence de la vérité et au rôle de la négation révélés par la vérification de l'adéquation formelle de sa conception sémantique de la vérité, nous devons exposer le deuxième moment de la construction de Tarski avec l'épreuve de la correction matérielle de cette conception sémantique, d'où il tire une conséquence nécessaire. Il manifeste bien ainsi l'art du logicien, qui est de "produire des nécessités de discours". Ceci va le conduire à formuler son résultat principal, selon lequel, il y a nécessairement du métalangage.

#### *a<sub>2</sub> - Le titre de ce paragraphe n'est pas vrai (correction matérielle)*

Pour mettre à l'épreuve la correction matérielle de sa formule, Tarski construit un paradoxe analogue à celui du menteur qui va le conduire à tempérer de manière raisonnée, l'assimilation exprimée plus haut.

Si nous appliquons sa formule au titre de ce paragraphe, que nous appelons  $t$ , ce titre est une proposition qui dit que  $t$  est faux, soit :

$$\neg\Phi(t)$$

Ici encore,  $\Phi(x)$  dit que ( $x$  est vrai). Ainsi nous produisons, à appliquer à cette proposition la phrase de structure  $T$  définissant la vérité, un énoncé du type :

$$\Phi(t) \Leftrightarrow \neg\Phi(t)$$

ce qui est résolument antilogique et conduit Tarski à introduire alors la nécessité d'un métalangage, pour contrer ce risque d'incorrection matérielle, qui fait contrariété logique.

En effet la logique moderne spécifie comme langage objet le langage artificiel qu'elle construit afin de l'étudier et de le commenter. Elle le distingue résolument de la langue dans laquelle est menée l'étude et le commentaire qu'elle appelle le métalangage.

Tarski montre que le paradoxe et l'inconsistance se produisent dans le cas d'un langage sémantiquement clos.

Un langage est sémantiquement clos du fait qu'il contient les énoncés du langage objet, le nom de ces énoncés et le prédicat de vérité, c'est-à-dire quand le langage objet et le métalangage sont confondus.

C'est bien à mettre en place un langage objet, ce sera la logique canonique classique, où les lois de la logique obligent, mais dont on exclu, pour les situer dans le métalangage, les noms des énoncés et le prédicat de vérité, que nous sommes assurés de la correction de la définition sémantique de la vérité.

Il y a donc grâce à ce procédé, un écart qui contredit l'assimilation entre les termes de notre énoncé ( $\Phi(a) \Leftrightarrow s$ ) puisque  $\Phi(a)$  appartient au métalangage et  $s$  au langage objet.

Nous pourrions pourtant faire la théorie de cette assimilation en l'écrivant dans le métalangage bien distinct du langage objet.

La nécessité du recours, dans le discours de la science, à un métalangage, date de ce moment où Tarski tente d'écarter cette structure paradoxale qui provoque de la contradiction. Mais cette structure ne cesse de faire retour dans la pratique du langage comme nous le verrons par la suite<sup>36</sup>. Son lien à la contradiction n'est pas simple puisqu'elle n'impose pas l'inconsistance du discours contrairement à ce que croient les gens pressés. Il nous suffira, pour le démontrer par la suite, d'aller éprouver l'effectivité de ce dont il retourne.

Quoiqu'il en soit, résumons avec K. Popper "la doctrine de Tarski selon laquelle la sémantique ( $L_1$ ) d'un langage objet ( $L_0$ ) — c'est-à-dire le métalangage qui contient le concept "vrai dans  $L_0$ " comme un concept définissable — doit être par essence plus riche (d'un ordre plus élevé) que le langage objet ( $L_0$ )"<sup>37</sup>.

Nous pouvons sous cette condition préciser les lois qui obligent dans la logique qui domine le discours de la science aujourd'hui et lui raccorder à sa place précise le freudisme avec la dynamique de la dispute qu'y produit l'introduction de l'inconscient, soit la difficile question de l'absence de métalangage.

We now interrupt for a commercial<sup>38</sup>.

---

<sup>36</sup> - J.M.VAPPEREAU. "Logique et mathématiques" (à propos des soit disant limites internes du formalisme) voir plus loin.

<sup>37</sup> - K. POPPER, *La connaissance objective*, Aubier, Paris 1991, p.477 .

<sup>38</sup> - Titre d'une pièce de Ornette COLMAN dans "New York is now" disque Blue Note 84287. Nous marquons donc une interruption maintenant pour un morceau commercial. La suite de cet essai, traitant du toutainisme, reprendra dans notre TROISIÈME PARTIE, pour en montrer l'envers avec Freud.